

PAUL SORIANO

Zéro stock et juste à temps

L'obsolescence de la transmission dans le monde virtuel du réseau

Le présent document est une traduction textuelle, légèrement actualisée, de la présentation « hypertexte » que nous avons projetée sur écran lors du colloque de Cerisy. Fidèle à une démarche médiologique orthodoxe, et souhaitant convaincre une fois de plus que les idées, même pauvres, ne circulent pas toutes seules, nous avons eu recours à une superstructure rhétorique nécessitant une encombrante infrastructure technique qui nous fait ici défaut. Le procédé visait, bien entendu, à illustrer les difficultés de compréhension que soulève l'hypertexte multimédia par rapport au discours rationnel linéaire auquel la plupart des spectateurs-auditeurs étaient accoutumés : on ne s'affranchit pas impunément des « parties du discours ». Mais nos défaillances mêmes eurent le mérite d'illustrer, de manière expérimentale en somme, les singularités de la culture du réseau. Nous espérons que ce texte aura gardé quelques traces de cette incohérence délibérée.

Si l'on admet que la *communication* est un simple transfert d'information par-delà les obstacles du temps (à réduire), de l'espace (à parcourir) et des frontières (à franchir) tandis que la transmission requiert du temps (de la durée), de l'espace (un « séjour ») et des frontières (un abri), nous voudrions suggérer que le réseau introduit une sorte de moyen terme entre ces deux notions présumées opposées. Entre le tas et le tout, chers à Régis Debray, le réseau apparaît comme un tas de tous. Avec une conséquence possible, sinon probable : l'obsolescence de la transmission par disparition de la nécessité de transmettre.

Temps, espace, mémoire, identité, institutions

La transmission requiert d'abord *du temps*, il faut plus longtemps pour apprendre le russe, nous a rappelé Régis Debray, que pour recevoir une *info*, des *news*, sur la guerre en Tchétchénie. Mais la transmission n'est pas pour autant étrangère à l'espace. Dire que transmission et communication s'opposent ou se distinguent comme le temps et l'espace introduit un risque de confusion. En fait, la transmission a bel et bien affaire avec l'espace, ou plutôt avec le *territoire* qui est, il est vrai, une espèce de combinaison de temps et d'espace, un espace mis en forme par l'histoire. La communication, elle, traite l'espace (le territoire) exactement de la même manière qu'elle traite le temps : comme des *obstacles*.

La *mémoire* compte aussi au nombre des attributs de la transmission. Mémoire des individus, pourvus de *têtes bien faites ET bien pleines* et mémoires « externalisées », dans les livres, les bibliothèques et les *conservatoires* que sont les musées, les bâtiments, les villes et autres *lieux de mémoire*. On verra que si la première externalisation de la mémoire (grâce à l'écriture et à ses supports de stockage) a plutôt favorisé, n'en déplaise à Platon ¹, la transmission, il n'en est plus de même avec la seconde *externalisation*, celle qui archive l'ensemble des signes (« multimédia ») dans les mémoires numériques.

La transmission entretient un rapport étroit avec *l'identité* : on pourrait même dire que l'objet même de la transmission, c'est de produire de l'identité, individuelle et collective. À l'instar de certains systèmes de retraite, elle fonctionne par répartition *et* par capitalisation conjuguées.

La transmission entretient également des relations avec les *institutions*, les *touts institués* : école, bourse des valeurs, Église, Parlement, nation... Ce qui revient à constater à nouveau son rapport avec l'espace-temps, non seulement parce que l'institution *dure*, mais aussi parce qu'elle est en quelque sorte le dispositif clos, *l'enceinte* dans laquelle des humains en puissance exercent, à l'abri des événements, leur droit à la *gestation durable*. Inscrite dans un territoire (mais le territoire est lui-même une *institution*), elle se manifeste le plus souvent dans la forme tangible d'une *architecture*, d'un *bâtiment* (les églises de l'Église). L'institution *dure* d'autant plus qu'elle est *en dur*.

Car enfin, la transmission opère dans le *réel*, elle produit même du *réel*. Éduquer un enfant, c'est, à nouveau, actualiser une personne virtuelle, en puissance, pour en faire une personne réelle. Les territoires aménagés, les institutions et leurs diverses maisons de la culture, les bibliothèques, les musées et les livres ² mêmes... on n'en finirait pas d'énumérer les réalités que produit et qui produisent la transmission.

1. Dans le *Phèdre*, Platon s'inquiétait déjà, par la bouche du dieu-roi Thamos (Ammon) des conséquences d'une première externalisation de la mémoire humaine, par le moyen de l'écriture et de ses supports archivables, car, dit Thamos, « [l'écriture] produira l'oubli dans les âmes en leur faisant négliger la mémoire ». Or les supports techniques multimédias et le réseau qui les relie aux hommes permettent une externalisation beaucoup plus radicale : la quasi totalité des signes, vecteurs d'information ou de connaissance, sont désormais numériques, archi-

vables et accessibles. Et l'on trouve également sur le réseau les outils (moteurs de recherche, plates-formes logicielles d'enseignement...) qui permettent de repérer et d'acquérir le savoir requis *just in time* (juste à temps). À quoi bon, dès lors, s'encombrer la mémoire de connaissances aussi disponibles ?
2. Car les livres aussi sont des tout, et non des tas (de mots).

Le monde fluide de la société en réseau

La vie en réseau se déroule, ou plutôt se fragmente, dans un monde sans durée, sans espace, sans frontière, un monde sans mémoire, sans identité et sans institutions, un monde *virtuel*.

Sans durée ni frontières ?

Zéro délai, juste à temps ³, tel est le temps du réseau où la durée est sans cesse interrompue par des sollicitations : celles des membres du réseau comme celles des *liens* qui balisent l'hypertexte, décourageant toute lecture *linéaire*, durable.

Le juste-à-temps s'est d'abord imposé à l'économie (production et distribution), grâce aux progrès de la logistique et de l'infogistique ⁴ qui en organise les flux. La « nouvelle économie » pourchasse toutes les formes d'intermédiation en vue de réduire les *délais et les coûts de transaction*. La « net-économie » réalise en quelque sorte l'hypothèse d'un *marché pur et parfait*, dans un espace économique parfaitement fluide ⁵.

Mais on peut appliquer l'infogistique à la gestion de n'importe quel flux : flux d'information, de connaissances, flux d'opinion. D'où le juste-à-temps de la politique, dans un monde où l'opinion devient du reste de plus en plus volatile, capricieuse, « sans durée » ; le juste à temps de l'éducation (« *just in time open learning* ») où l'on acquiert des connaissances juste au moment où elles sont requises, exactement comme la logistique permet le *just-in-time* de la livraison des marchandises sur les chaînes de production ou au domicile du consommateur.

L'espace, comme distance, est un *obstacle* à la communication ou à la transaction juste à temps. Les frontières (politiques, linguistiques, culturelles...) du territoire *font obstacle* et doivent être, en conséquence, abolies, au risque d'abolir du même coup les communautés humaines que ces frontières abritent.

La plupart des experts de la société en réseau s'accordent pour diagnostiquer une polarisation du monde sur le local et le global (le « glocal ») aux dépens des échelons intermédiaires ⁶. Or, dire que le monde devient « glocal » ne dit rien de plus que : « le monde est en réseau ». Le global, en effet, c'est le réseau, et le local ce sont les *nœuds* du réseau qui concentrent deux fonctions : nœud de valeur ajoutée dans le réseau et lieu de vie pour les sédentaires (Castells⁷). Entre les deux, il y a non pas *rien* mais des configurations éphémères, susceptibles d'être redessinées à volonté, *juste à temps*.

Cette tendance s'observe du reste aussi dans le monde réel ou dans ce qu'il en reste. La cyberentreprise, par exemple, n'a plus de frontières assignables. Elle est virtuelle, c'est-à-dire, au sens propre du mot, en-deçà de toutes ses réalisa-

3. Juste à temps plutôt que temps réel, car c'est le temps de la transmission qui, seul, peut être qualifiée de réel.

4. Infogistique : gestion et optimisation des flux matériels grâce à des outils informatiques en réseau. Voir *Méditations* n° 23, Infogistique. Le logistique, nouvelle frontière du commerce électronique, Cahier de l'Irepp.

5. D'où ses déboires lorsqu'elle lui faut bien finir par déboucher dans le monde réel, pour livrer ses produits juste à temps. Voir *Méditations*, op. cit.

6. De manière générale, les adeptes du réseau déprécient les intermé-

diaires au moins autant que les frontières.

7. Mais le local doit néanmoins faire la preuve de sa compétitivité dans le cadre de la concurrence des territoires, sous peine de... délocalisation immédiate. Manuel Castells, *L'Ère de l'information*. Trois tomes, Fayard pour la traduction française.

tions possibles, reconfigurable en fonction des projets ou des circonstances, *ad hoc*, comme on la qualifie aussi. Et pourquoi ce qui arrive à l'entreprise n'advierait-il pas également à l'école, au Parlement, à l'église ou à n'importe quel « tout » établi – y compris à l'homme en tant qu'il est un tout identifié ? Dans l'ordre géopolitique, qu'est-ce que « l'Europe » (l'Union européenne), par exemple, sinon une configuration ouverte en état permanent d'élargissement ?

Le réseau transgresse les frontières, toutes les frontières, qu'elles soient établies dans l'espace (frontières géopolitiques), le temps (temps de travail, temps de formation, temps de loisir...) ou même dans la sphère institutionnelle et symbolique.

Zéro délai, zéro stock : le réseau permet de franchir une nouvelle étape dans l'externalisation de la mémoire. Non seulement on numérise et stocke⁸ toute l'information et toutes les connaissances, quels que soient les signes qui les portent (multimédia), mais on les rend accessibles *immédiatement* (en dehors de la médiation purement technique de l'accès), et le réseau offre aussi des dispositifs sophistiqués d'acquisition *jute à temps* : moteurs de recherches, logiciels d'apprentissage éventuellement « tutorés », etc. Du reste, Internet est plus fidèle et plus rapide que ma mémoire : il me suffit de taper « la chair est triste » et le réseau me livre aussitôt le poème recherché.

Certes, il faudra toujours du temps pour acquérir et intégrer certains types de connaissance (apprendre le russe...) ou ces « métaconnaissances » (concepts, modes de raisonnement...) qui permettent de capitaliser l'information. Récurrent dans la science-fiction, le thème du transfert technique de mémoire entre individus (ou individu et clone) témoigne bien de cette « difficulté ». Mais est-on certain que ce type de connaissances sera bien nécessaire *au plus grand nombre* dans la société en réseau ?

Les identités archaïques enracinées dans l'ethnie ou la religion, les identités modernes fondées sur l'appartenance nationale, la classe sociale ou les idéologies, s'articulent désormais avec des identités *postmodernes*, nourries par le profil de consommation, les préférences sexuelles, musicales ou vestimentaires, ou n'importe quel engouement. Les identités postmodernes sont librement choisies, synthétiques, elles aussi reconfigurables à volonté, jetables. Les *communautés virtuelles* en ligne favorisent, bien entendu, la constitution de ces regroupements identitaires aux fondements les plus futiles.

Alors, homogénéisation planétaire par la communication et le commerce ou explosion identitaire se manifestant par la prolifération des communautés *off line* et en ligne ? La contradiction n'est peut-être qu'apparente, car uniformisation *et* fragmentation ne s'opposent pas, mais se co-déterminent. Dans la nouvelle économie, le grouillement des *start-up* n'empêche pas une concentration sans précédent des entreprises multinationales.

8. Exception au zéro stock ?
Voire... Le développement du *peer to peer* permet d'éliminer les stocks centralisés par l'interconnexion de toutes les mémoires (généralisation de la notion de base de données distribuée).

Mutatis mutandis, ce qu'on peut dire des institutions peut être dit des individus. En particulier, l'individu, comme l'entreprise, tend à externaliser ses propres fonctions dans la sphère marchande des services : on ne *fait* plus ceci ou cela, on le *fait faire* par une entreprise ou un agent compétent⁹. Bientôt, un *agent de médiation* jouera le rôle d'interface entre chacun de nous et l'ensemble de nos prestataires de services auxquels il vendra, pour se rémunérer, les informations relatives à notre profil de consommation et à son évolution (rapide) dans le temps, de manière à réaliser notre *lifETIME value* (valeur du potentiel de consommation d'un individu) qui est à l'homme postmoderne ce que l'âme était à l'homme médiéval.

À la limite, l'individu n'est plus rien d'autre que le *sujet désirant* cher à certains philosophes de la déconstruction dont on ne peut qu'admirer la capacité à accompagner les mutations du capital. À une nuance près : il reste tout de même le *consumer relationship management* (la gestion de la relation client) pour donner un minimum de cohérence à l'existence d'un sujet ainsi déstructuré.

9. Toutefois, l'humanité ne se divisera pas nécessairement entre vendeurs et consommateurs : avec les sites d'enchères en ligne, six milliards d'humains pourraient, à terme, devenir six milliards de négociants.

10. *Just in time open learning*, c'est exactement le contraire de l'« école », cet espace clos où l'on n'enseigne pour ainsi dire jamais *just in time*...

11. *La Frivolité de la valeur. Essai sur l'imaginaire du capitalisme*, Blusson.

Sans institutions ?

La réduction des stocks suggère également l'élimination des institutions que nous avons définies comme « le dispositif clos, l'*enceinte* dans laquelle des humains en puissance exercent, à l'abri des événements, leur droit à la *gestation durable* », pour étudier (école¹⁰), négocier (marché), débattre (parlement), jouer (restaurant, tripot), etc. C'est la raison pour laquelle la frénésie *d'ouverture* des institutions (de l'école notamment) revient à en nier l'essence même, en multipliant les interruptions volontaires de *process*.

Certaines institutions semblent démentir le pronostic d'obsolescence : l'entreprise, la bourse, l'agence de presse. Mais ce sont précisément celles qui se sont le plus spontanément adaptées à l'organisation en réseau. Selon Jean-Joseph Goux¹¹, la bourse serait même le paradigme de l'institution postmoderne. La bourse, ou plutôt les *enchères* qui permettent de réguler au plus juste l'offre et la demande, pour les biens matériels aussi bien que pour les programmes de télévision ou les modules de formation en ligne.

À la suite de l'entreprise, première à expérimenter sa solubilité dans le Net (sans doute parce qu'une entreprise n'est qu'une pseudo-institution, de même qu'elle est une pseudo-communauté porteuse d'une pseudo-culture), les autres institutions pourraient à leur tour devenir « virtuelles » (reconfigurables, *ad hoc*), et les activités qu'elles abritent (éducation, politique...) seraient alors, de même que l'économie, progressivement fluidifiées, diluées dans le réseau.

Affranchi de toute institution, de toute hiérarchie, le réseau n'est pourtant

pas si *cool*. A priori, il semble que le pouvoir aussi devrait se dissoudre dans le net. En effet, le pouvoir, pour s'exercer, a besoin de saisir ses sujets dans un territoire, dans un espace institutionnel de légitimité – dans un espace mental de *servitude consentie*, diraient les plus méfiants à l'égard de toute forme de pouvoir. Or le réseau, on l'a vu, dissout non seulement les frontières territoriales ou institutionnelles, mais aussi bien les identités statutaires du pouvoir et les catégories intellectuelles où il s'enracine. Il dissout enfin sa légitimité parce qu'il ouvre un espace radicalement autre où les « autorités » sont souvent perçues comme *incongrues*, comme des *intermédiaires abusifs*.

Mais en même temps, le réseau offre des instruments aux pouvoirs, à de nouveaux pouvoirs, plus subtils. D'abord, comme on le dit partout, par sa capacité à traquer les traces laissées par les individus, certes. Mais, davantage encore, parce que le réseau permet aux organisations (« virtuelles ») d'échapper au destin des organisations dans l'histoire, à savoir s'user et périr d'obsolescence, par rigidité ou inadaptation. L'organisation en réseau peut, elle, se... réorganiser en fonction des nécessités, elle devient en quelque sorte immortelle.

Et surtout, le réseau secrète un pouvoir propre, implacable, en rendant chacun, branché par ses prothèses (mobile, PDA, Wap...) en permanence accessible, disponible à tous les autres membres du réseau. Plus de chef institué, mais d'innombrables solliciteurs, susceptibles de s'immiscer dans ma vie à chaque instant.

Des trois sources weberiennes du pouvoir, deux s'estompent : le charisme (par dilution des identités), la tradition (dans un monde sans durée ni mémoire). Reste la troisième, la rationalité, mais qui prend la forme inédite de la *raison connectique*.

Un monde virtuel ?

Il faut donc prendre très au sérieux ce mot, « virtuel », qu'on emploie couramment et souvent à contresens dès qu'il est question d'Internet. C'est à contresens, par exemple, que l'on dit « virtuelles » les communautés en ligne. En fait, Internet *réalise* des communautés, d'intérêt ou de passion, qui, *avant l'Internet* n'étaient que virtuelles : leurs membres ne se connaissaient même pas, tandis que, désormais, grâce à Internet, ils *communiquent* et plus si affinités.

Le réseau, c'est une réserve de réel, où la maîtrise d'un code (le code binaire) permet de produire et reproduire à volonté de la réalité, sous forme d'images, de *réalité virtuelle*, d'objets, de produits, de *mondes virtuels*, de communautés et de pseudo institutions éphémères. Et même peut-être, demain, si l'on parvient un jour à maîtriser le code génétique, produire et reproduire des êtres vivants.

Les grilles de la liberté

Il va de soi que le monde que nous avons essayé de décrire, de manière plutôt « apophatique ¹² », en insistant plus sur ses *privations* que sur ses traits positifs, ce monde n'est qu'un *monde possible*. Il ne s'agit pas pour autant d'une simple fantaisie : tendances lourdes et signaux faibles se conjuguent pour le rendre à tout le moins vraisemblable.

La liberté humaine est, dit-on, le fruit d'une défaillance : animal dépourvu de dispositifs instinctifs de régulation, auxquels se substituent laborieusement des institutions périssables, l'homme est peut-être en train de rentrer dans le rang : normalisation ! Mais, au fait, que peut viser la technique sinon atteindre à la perfection et l'inconscience propres à l'instinct ?

Il existe bien un remède contre l'emprise du réseau : se déconnecter. Mais serons-nous vraiment libres de nous déconnecter ? Dans les années 1930, un homme qui n'avait jamais entendu parler de l'Internet a apporté à cette question une réponse que je voudrais livrer en perspective. « Il faudra bientôt construire des cloîtres rigoureusement isolés où ni les feuilles ni les ondes n'entreront... On y méprisera la vitesse, le nombre, les effets de masse, de surprise, de contraste, de nouveauté et de crédulité. C'est là qu'à certains jours on ira, à travers les grilles, considérer quelques spécimens d'hommes libres. » (Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel*).

12. Ce rapprochement de la théologie négative d'un Dieu que rien ne saurait déterminer et une anthropologie négative de l'homme du réseau ouvre sur des abîmes de réflexion, tellement vertigineux, qu'il vaut mieux ne pas nous y pencher davantage.

Paul SORIANO dirige un Institut de recherches et de prospective dont les travaux portent sur l'économie et la société en réseau. Il est membre de l'Internet Society (où il anime le groupe *Tocqueville, Internet et le politique*) et de l'Association pour le commerce et les échanges en ligne. Il préside par ailleurs le CICV Pierre Schaeffer, Centre international de création dans les arts numériques. Il a publié en 1999 *Lire, écrire, penser dans la société de l'information* aux éditions Descartes & Cie.